

LA CHEVALERIE EN GRÈCE.

HONNEURS PUBLICS A ATHÈNES. — « Toutes les institutions d'Athènes, a dit madame de Staël, dans un ouvrage rempli de vues élevées, excitaient l'émulation. Les Athéniens n'ont pas toujours été libres, mais l'esprit d'encouragement n'a jamais cessé d'exercer parmi eux la plus grande force... Ils étaient peu nombreux, mais l'univers les regardait. Ils réunissaient le double avantage des petits États & des grands théâtres : l'émulation qui naît de la certitude de se faire connaître parmi les siens, & celle que doit produire la possibilité d'une gloire sans bornes. »

Les récompenses que distribuèrent les Athéniens aux citoyens qui se distinguaient au service de la République étaient d'abord des charges dans l'État. On trouve encore aujourd'hui des éloges gravés sur des plaques de marbre que l'on déposait dans les monuments, & des statues avec inscriptions qui indiquent des droits de préséance dans les fêtes civiles & religieuses.

A l'origine, les récompenses publiques furent très-simples : quand on peignit sur les murs d'un portique d'Athènes, le *Pæcile*, la bataille de Marathon, Miltiade ne put obtenir de voir son nom inscrit sur le tableau. On lui permit seulement de se faire représenter en tête des Grecs qu'il avait conduits à la victoire.

Plus tard, en souvenir d'exploits semblables, nous voyons des inscriptions gravées sur des *Hermès* (1), mais où ne figure aucun nom propre, comme s'il appartenait à la seule reconnaissance publique de suppléer au silence discret du monument. On voit aussi un bienfaiteur de la République récompensé par des concessions de terrain, par une somme de cent mines (2) & par une pension journalière de quatre drachmes (3).

Les couronnes de feuillage qui, après la chute des Trente, avaient suffi

(1) Statues de Mercure sans bras & sans pieds, soit en marbre, soit en bronze que les Grecs & plus tard les Romains plaçaient dans les carrefours & les chemins, parce que Mercure était regardé comme le protecteur des routes.

(2) Monnaie des Athéniens, qui valait 100 drachmes & représentait 92 fr. 16 c. de notre argent.

(3) Unité de poids & de monnaie chez les Grecs.

aux libérateurs d'Athènes sont bientôt remplacées par des couronnes de métal. Androtion, orateur célèbre, nous montre, dans un de ses plaidoyers, l'usage, attesté par d'autres faits, de couronner certains corps politiques comme on couronnait des particuliers. On sait que ce fut la couronne offerte à Démosthène qui donna lieu à un procès si fameux contre son rival Eschine.

La couronne d'or avait la forme de feuillage. Beaucoup de monuments, & nous en possédons plusieurs au Louvre (1), reproduisent l'image sculptée de ces sortes de couronnes. Une inscription de Rhodes nous montre le bienfaiteur d'une corporation honoré par elle de plusieurs couronnes à feuillages divers, qu'il fait toutes sculpter sur un monument commémoratif (2). La valeur d'une couronne d'or était de mille drachmes, ou environ neuf cent vingt francs de notre monnaie.

La décadence fit de grands pas; il ne pouvait en être autrement à une époque où Athènes, si parcimonieuse envers Miltiade, offrait à Démétrius de Phalère trois cent soixante statues sur ses diverses places publiques. Alors le dévouement ne se payait plus seulement par un austère témoignage de l'estime nationale. On appréciait sans aucun doute l'honneur d'être couronné par le héraut d'armes de la ville, au milieu d'une assemblée nombreuse; mais on appréciait peut-être davantage le métal de la couronne, cinq cents ou bien mille drachmes d'argent, & surtout mille pièces d'or, comme on le voit sur quelques monuments. Une inscription de Syros nous montre un bienfaiteur que cette ville récompense, allant droit chez le caissier municipal pour y toucher la somme déterminée par les règlements (3).

Un décret récemment découvert dans les ruines d'une ville grecque de la Russie méridionale contient une expression assez naïve, que l'on pourrait appeler le matérialisme de la gloire. Il y est dit, en propres termes, que tel citoyen sera « couronné de mille pièces d'or » (4).

Plus les Grecs s'habituerent au joug de Rome & plus s'affaiblirent chez

(1) De Clarac, *Inscriptions grecques & romaines du Musée impérial du Louvre*, planches XLII & XLIV.

(2) *Corpus inscr. græc.*, n° 2525.

(3) *Corpus*, n° 2347.

(4) Στρατιωτικὴν αὐτὸν χρυσὴν χεῖρην. — Cité, d'après l'ouvrage de M. Ouvaroff, par M. Egger : *Sur les Honneurs publics chez les Athéniens*, in-8°.

eux les sentiments du vrai patriotisme; plus aussi s'avilirent des honneurs & des récompenses prodigués souvent aux citoyens les moins dignes pour les motifs les plus futiles.

LA CHEVALERIE CHEZ LES GERMAINS.

Nous voyons dans le poème de Rigsmal-Saga (1), (c'est-à-dire *chant de Rig*), où l'auteur s'est appliqué à dépeindre l'origine des trois classes de la société germanique, l'unité de race des Germains du Nord & de ceux du Sud. Cette conformité nous est prouvée par leur langue, par leurs coutumes, par leurs lois & par leur culte. Il faut donc qu'à une époque antérieure, l'organisation sociale chez ces deux peuples ait été la même. Partis en effet d'un centre commun des hauts plateaux de l'Asie, sur la trace des Azies, des Ibères, des Celtes Kimriques & Galls, ils se séparèrent en deux grandes sociétés, dont l'une, par le Septentrion, vint se fixer sur les côtes de la Norvège; l'autre, à travers les plaines boisées, pénétra jusque dans le cœur de l'Europe.

Chez les Germains la société se divisait en deux grandes classes, les hommes libres & les serfs. Les hommes libres se partageaient en *jarls*, qui représentaient la puissance souveraine & la noblesse, & en *karls*, qui, d'une condition inférieure, s'occupaient principalement de l'agriculture. Le jarl, selon le poème dont nous avons parlé, était beau, vigoureux, mais arrogant. Entouré du luxe & du superflu, généreux jusqu'à la prodigalité, il préférerait à la charrue le bruit des armes & le hennissement des chevaux.

La gloire des armes exercera toujours son prestige sur les hommes, & elle fut d'autant plus grande chez les Germains que, longtemps errants avant de s'être arrêtés dans leurs longues migrations, ils devaient tout à leurs guerriers. C'était parmi ces derniers que se choisissait le *herzog* ou chef d'armée, dont la valeur, les exploits, la renommée, devaient nécessairement rejaillir sur sa famille & lui donner, après de brillants succès de guerre, une grande prépondérance dans la nation. Les guerriers qui

(1) *Essai sur la Rigsmal-Saga*. Paris, 1854; in-12.